

Réception de M. de Condorcet

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

le jeudi 21 février 1782

PARIS PALAIS DU LOUVRE

M. de Condorcet, ayant été élu par l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Saurin, y est venu prendre séance le jeudi 21 février 1782, et a prononcé le discours qui suit :

Des avantages et des progrès des Sciences.

L'union entre les sciences et les lettres dont vous cherchez, Messieurs, à resserrer les liens, est un des caractères qui devoient distinguer ce siècle où, pour la première fois, le système général des principes de nos connoissances a été développé ; où la méthode de découvrir la vérité a été réduite en art, et pour ainsi dire en formules ; où la raison a enfin reconnu la route qu'elle doit suivre, et saisi le fil qui l'empêchera de s'égarer. Ces vérités premières, ces méthodes répandues chez toutes les Nations, et portées dans les deux mondes, ne peuvent plus s'anéantir ; le genre humain ne reverra plus ces alternatives d'obscurité et de lumière, auxquelles on a cru long-temps que la nature l'avoit éternellement condamné. Il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre le flambeau allumé par le génie, et une révolution dans le globe pourroit seule y ramener les ténèbres.

Placés à cette heureuse époque, et témoins des derniers efforts de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : la vérité a vaincu ; le genre humain est sauvé ! Chaque siècle ajoutera de nouvelles lumières à celles du siècle qui l'aura précédé ; et ces progrès, que rien désormais ne peut arrêter ni suspendre, n'auront d'autres bornes que celles de la durée de l'univers.

Cependant, n'est-il pas un terme où les limites naturelles de notre esprit rendroient tout progrès impossible ? Non, Messieurs, à mesure que les lumières s'accroissent, les méthodes d'instruire se perfectionnent ; l'esprit humain semble s'agrandir, et ses limites se reculer. Un jeune homme, au sortir de nos écoles, réunit plus de connoissances réelles que n'ont pu en acquérir par de longs travaux les plus grands génies, je ne dis pas de l'antiquité, mais même du dix-septième siècle. Des méthodes toujours plus étendues se succèdent, et rassemblent, dans un court espace, toutes les vérités dont la découverte avoit occupé les hommes de génie d'un siècle entier. Dans tous les temps, l'esprit humain verra devant lui un espace toujours infini ; mais celui qu'à chaque instant il laisse derrière soi, celui qui le sépare des temps de son enfance, s'accroîtra sans cesse.

Toute découverte dans les sciences est un bienfait pour l'humanité ; aucun système de vérité n'est stérile. Nous avons recueilli le fruit des travaux de nos pères ; gardons-nous de croire que ceux de nos contemporains puissent rester inutiles, et jouissons d'avance du bonheur qu'ils répandront un jour sur nos neveux : comme un père voit avec plaisir croître et s'élever l'arbre, dont l'ombrage doit s'étendre sur sa postérité.

Il me seroit facile de confirmer cette vérité. Témoin nécessaire du progrès des sciences, je vois chaque année, chaque mois, chaque jour, pour ainsi dire, marqués également par une découverte nouvelle et par une invention utile. Ce spectacle, à-la-fois sublime et consolant, est devenu l'habitude de ma vie et une partie de mon bonheur.

Ces sciences, presque créées de nos jours, dont l'objet est l'homme même, dont le but direct est le bonheur de l'homme, n'auront pas une marche moins sûre que celle des sciences physiques ; et cette idée si douce, que nos neveux nous surpasseront en sagesse comme en lumières, n'est plus une illusion.

En méditant sur la nature des sciences morales, on ne peut en effet s'empêcher de voir qu'appuyées comme les sciences physiques sur l'observation des faits, elles doivent suivre la même méthode, acquérir une langue également exacte et précise, atteindre au même degré de certitude. Tout seroit égal entr'elles pour un être qui, étranger à notre espèce, étudieroit la société humaine, comme nous étudions celle des castors ou des abeilles. Mais ici, l'observateur fait partie lui-même de la société qu'il observe, et la vérité ne peut avoir que des juges, ou prévenus, ou séduits.

La marche des sciences morales sera donc plus lente que celle des sciences physiques, et nous ne devons pas être étonnés si les principes sur lesquels elles sont établies ont besoin de forcer, pour ainsi dire, les esprits à les recevoir, tandis qu'en physique ils courent au-devant des vérités, et souvent même des erreurs nouvelles. Mais pendant que, dans les sciences morales, l'opinion encore incertaine semble quelquefois retourner sur ses pas, et s'attacher aux mêmes erreurs qu'elle avoit abjurées ; les sages s'occupent loin d'elle à enrichir, par d'heureuses découvertes, le système des connoissances humaines ; la voix de la raison se fait entendre aux hommes éclairés ; elle instruit les enfans dont les pères l'ont méconnue, et elle assure le bonheur de la génération qui n'existe point encore.

Grâce à l'imprimerie, cet art conservateur de la raison humaine, un principe utile au bonheur public a-t-il été découvert, il devient en un instant le patrimoine de toutes les Nations. En vain s'obstineroit-on à rejeter une vérité nouvelle, déposée dans les livres, elle survit aux hommes qui l'ont dédaignée, et dans le temps même où ils la croient anéantie, elle prépare en silence son empire sur les opinions.

Peut-être le progrès nécessaire des sciences physiques auroit-il suffi pour assurer le progrès des sciences morales, et nous préserver du retour de la barbarie.

L'union entre ces deux ordres de connoissances agrandit la sphère des sciences morales, et peut seule y donner aux faits cette exactitude, aux résultats cette précision qui distinguent les vérités dignes d'entrer dans le système des sciences, d'avec les simples aperçus de la raison : elle rend à-la-fois les savans plus respectables, en rendant leurs spéculations plus directement utiles, et les philosophes plus sages, en leur faisant prendre l'habitude de cette marche lente, mais assurée, à laquelle l'étude de la nature est assujettie, en leur apprenant à tout espérer du temps, dont l'effet infaillible est d'amener, et les révolutions heureuses, et les grandes découvertes.

Mais, puisqu'il est impossible de contester le progrès général de toutes les sciences, pourquoi une voix puissante s'élève-t-elle pour attaquer leur utilité. Depuis les temps les plus reculés,

chaque siècle s'accuse d'être plus corrompu que ceux qui l'ont précédé. L'opinion que la nature humaine dégénère et se dégrade sans cesse, semble avoir été l'opinion commune de tous les âges du monde : elle ose encore se reproduire parmi nous ; et dans ce siècle même, l'éloquence a plus d'une fois employé, pour la défendre, son art et ses prestiges.

Parmi ces détracteurs de notre siècle, dont il ne s'agit point ici d'approfondir ou de dévoiler les motifs, je m'adresserai seulement à ces hommes vertueux qui méprisent le siècle où ils vivent, parce que leur âme est plus blessée du spectacle des maux qu'ils voient que du récit des maux passés, et qui s'irritent contre leurs contemporains, par l'excès même de l'intérêt qu'ils prennent à leur bonheur : s'ils semblent prévoir des maux plus grands encore pour la postérité, c'est par la seule crainte, qu'indocile aux leçons des sages, elle ne sache point prévenir le malheur qui la menace.

Je leur dirai : ne m'accusez pas d'être insensible aux maux de l'humanité ; je sais que ses blessures saignent encore, que par-tout le joug de l'ignorance pèse encore sur elle ; que par-tout où l'homme de bien jette les yeux, le malheur et le crime viennent contrister sa vue et briser son cœur. L'ignorance et l'erreur respirent encore, il est vrai : mais ces montres, les plus redoutables ennemis du bonheur de l'homme, traînent avec eux le trait mortel qui les a frappés, et leurs cris même, qui vous effraient, ne font que prouver combien les coups qu'ils ont reçus étoient sûrs et terribles.

Vous nous croyez dégénérés, parce que l'austérité de nos pères a fait place à cette douceur qui se mêle à nos vertus comme à nos vices, et qui vous paroît ressembler trop à la faiblesse. Mais la vertu n'a besoin de s'élever au-dessus de la Nature, que lorsqu'elle lutte à-la-fois contre les passions et l'ignorance. Songez que les lumières rendent les vertus faciles ; que l'amour du bien général, et même le courage de s'y dévouer est, pour ainsi dire, l'état habituel de l'homme éclairé. Dans l'homme ignorant, la justice n'est qu'une passion incompatible peut-être avec la douceur ; dans l'homme instruit, elle n'est que l'humanité même soumise aux lois de la raison. Le projet de rendre tous les hommes vertueux est chimérique : mais pourquoi ne verroit-on pas un jour les lumières, jointes au génie, créer, pour des générations plus heureuses, une méthode d'éducation, un système de lois qui rendroient presque inutile le courage de la vertu ? Dirigé par ces institutions salutaires, l'homme n'auroit besoin que d'écouter la voix de son cœur, et celle de sa raison, pour remplir, par un penchant naturel, les mêmes devoirs qui lui coûtent aujourd'hui des efforts et des sacrifices : ainsi l'on voit, à l'aide de ces machines, prodiges du génie dans les arts, un ouvrier exécuter, sans intelligence et sans adresse, des chef-d'œuvres que l'industrie humaine, abandonnée à ses propres forces, n'eût jamais égalés.

Cette même douceur que vous nous reprochez, c'est elle qui a rendu les guerres plus rares et moins désastreuses, qui a mis au rang des crimes cette fureur des conquêtes si long-temps décorée du nom d'héroïsme. C'est à elle enfin que nous devons la certitude consolante de ne revoir jamais ni ces ligues de factieux, plus funestes encore au bonheur des citoyens qu'au repos des Princes, ni ces massacres, *ces proscriptions des peuples*, qui ont souillé les annales du genre humain.

Daignez comparer votre siècle à ceux qui l'ont précédé ; tâchez de le voir avec les yeux de la postérité, et de le juger comme l'histoire. Vous verrez, dans ces âges dont vous regrettez les vertus, une corruption plus grossière s'unir dans les mœurs avec la férocité ; une avidité plus

basse se montrer avec plus d'audace ; des vices presque inconnus aujourd'hui, former le caractère et les mœurs des Nations entières, et souvent même le crime compté au nombre des actions communes et journalières.

Les jugemens des historiens sont peut-être les preuves les moins suspectes des principes et des mœurs du temps où ils ont écrit. Consultez ceux des siècles passés, voyez à quelles barbaries, à quelles injustices ils ont prodigué des éloges, lors même que la crainte ou l'intérêt ne pouvoient plus les dicter. Observez, dans les détails de leur vie, les hommes dont nos pères ont célébré les vertus, et dont les panégyriques retentissent encore autour de nous, vous en trouverez peu à qui nous ne puissions reprocher des actions que, de nos jours, le mépris public eût flétries d'un opprobre ineffaçable.

Vous-mêmes, cependant, vous les comptez parmi les hommes vertueux. Eh ! N'est-ce pas avouer que leurs vices furent ceux de leur siècle ; que pour les rendre justes, il eût suffi de les éclairer ? Plaignez-les donc avec nous d'avoir vécu dans ces temps d'ignorance où l'homme de bien, qui ne pouvoit trouver dans une raison, grossière encore, des principes immuables et sûrs, étoit forcé de prendre pour guide l'opinion de son siècle, et de borner sa vertu à s'interdire, même dans le secret, les actions que cette opinion avoit placées au rang des crimes.

Voyez maintenant, d'un bout de l'Europe à l'autre, les hommes éclairés réunir tous leur efforts pour le bien de l'humanité, et tourner vers cet objet seul toutes leurs forces avec un courage et un concert dont aucun siècle n'a donné l'exemple. L'usage barbare de la torture est presque aboli ; la voix publique, cette voix si impérieuse lorsque l'humanité l'inspire et qu'elle est dirigée par la raison, demande d'autres réformes dans cette partie des lois, et elle les obtiendra de la justice des Souverains.

L'Américain, en rompant ses chaînes, s'est imposé le devoir de briser celles de ses esclaves ; et, de tous les peuples libres, il a le premier appelé tout ce qui cultivoit la même terre, aux mêmes droits et à la même liberté. La Souveraine du Portugal, en gémissant de ne pouvoir imiter en tout ce grand exemple, a ordonné du moins que dans ses vastes États l'homme ne naîtroit plus esclave. Tout semble annoncer que la servitude des nègres, ce reste odieux de la politique barbare du seizième siècle, cessera bientôt de déshonorer le nôtre.

Cet autre esclavage, qui jadis a privé du droit de propriété presque tous les hommes de l'Europe, s'éteint peu à peu dans les pays où la rudesse des mœurs et la foiblesse des gouvernemens l'avoient conservé : ce fruit de l'anarchie disparoît avec elle ; et la puissance publique, plus unie et plus forte, a chassé devant elle la foule des oppresseurs.

Les infortunés, que la privation de ce sens qui lie l'homme à ses semblables condamnoit à l'imbécillité et à une solitude douloureuse, ont trouvé une ressource inespérée dans l'heureuse application de l'analyse métaphysique à l'art du langage ; replacés au rang des hommes et des citoyens utiles, ils deviennent un monument touchant et immortel du génie philosophique qui caractérise notre siècle.

Des secours, dirigés par un art bienfaisant et sûr, ont rendu à la vie des milliers d'hommes livrés à une mort apparente, et que l'ignorance eût plongés vivans dans le tombeau. Des sociétés de savans, respectables par leur zèle et par leurs lumières, veillent sur la santé du

peuple et sur la conservation des animaux nécessaires à sa subsistance. La bienfaisance des monarques a égalé, surpassé même, dans ces institutions paternelles, ce que l'esprit public a inspiré dans les constitutions populaires.

La voix de l'humanité a osé se faire entendre même au milieu du tumulte de la guerre ; et le vaisseau de Cook, respecté sur les mers, a prouvé que la France regarde les lumières comme le bien commun des nations. Déjà l'on voit s'abaisser ou s'ouvrir ces barrières qui gênoient le commerce des différens peuples. Nuisibles sur-tout à celui qui les élève, elles ne servoient qu'à fomenter les haines nationales et à corrompre les mœurs, par la contradiction nécessaire qu'elles font naître entre l'espérance d'un gain facile et le devoir, entre l'opinion du peuple et celle de la loi. Plusieurs Souverains ont enfin reconnu que le véritable intérêt d'une nation n'est jamais séparé de l'intérêt général du genre humain, et que la nature n'a pu vouloir fonder le bonheur d'un peuple sur le malheur de ses voisins, ni opposer l'une à l'autre deux vertus qu'elle inspire également, l'amour de la patrie et celui de l'humanité. Ils ont senti que la véritable grandeur d'un prince se mesure sur la félicité de son peuple. Législateurs plutôt que monarques, ils ont fait du pouvoir absolu l'organe pur et sacré d'une raison éclairée et bienfaisante.

Qu'il est doux à la France de voir son jeune Roi donner au monde le spectacle d'un Souverain qui, dans ses premières lois, a montré le désir de rendre à ses sujets cette liberté personnelle, cette propriété libre, ces droits primitifs que l'homme tient de la nature, et que toute constitution doit lui conserver ; d'un Souverain, dont la première alliance politique est une protection généreuse accordée à ce peuple si nouveau et déjà si célèbre que l'oppression forçoit à chercher un asile dans la liberté ; dont enfin la première guerre n'a eu pour objet que l'égalité des nations, l'indépendance des mers, et le maintien ou plutôt l'établissement d'un code qui manquoit à la sûreté du commerce et au repos de l'Europe !

C'est au milieu de cette guerre, entreprise pour une cause si nouvelle dans les annales du monde, que le destin de la France accorde à nos vœux un petit-fils de Henri IV et de Léopold de Lorraine, les deux princes de l'histoire moderne dont les noms ont été les plus chers à leurs peuples. Entouré d'exemples domestiques, placé dans le siècle le plus éclairé, au milieu de la nation où la lumière plus vive est aussi plus également répandue, il croîtra pour le bonheur de cette nation même ; il sera le bienfaiteur d'un siècle, moins infecté encore que le nôtre des restes de la barbarie. Ne craignez pour lui, ni les séductions, ni l'orgueil du pouvoir absolu : élevé sous les yeux d'une mère, en qui les grâces simples et naturelles tempèrent la majesté du trône, il apprendra d'elle à préférer aux respects qu'on doit à la puissance, ces hommages volontaires que le cœur aime à rendre à la bonté ; comme elle, il ne se souviendra de sa grandeur que pour pardonner les injures, soulager l'infortune et protéger l'innocence calomniée, lorsque le mensonge est dans toutes les bouches, et que la crainte a laissé la vérité sans défenseurs. C'est pour les rois dépourvus de lumières, que l'ivresse du pouvoir est dangereuse. Aux yeux d'un prince éclairé, qu'est-ce donc que la puissance souveraine, sinon un devoir immense, pénible même, lorsque le sentiment du bien qu'il a fait ne vient pas le consoler ? Peut-être le courage de la vertu est-il moins nécessaire aux rois qu'un esprit juste et les lumières. Dans tous les hommes, l'ignorance est la source la plus féconde de leurs vices : mais c'est sur-tout pour les hommes revêtus d'un pouvoir suprême, que cette vérité est incontestable ; c'est pour eux sur-tout qu'il est vrai que l'intérêt personnel et la justice, leur bonheur et celui de leurs concitoyens, sont liés par une chaîne indissoluble. Eux seuls peuvent opposer aux foibles intérêts de leurs passions, et l'opinion de l'univers, dont l'œil inquiet et

sévère les observe et les juge, et la destinée de tout un peuple attachée à un instant d'égarément ou de foiblesse.

Parmi les philosophes qui ont regardé le progrès des lumières comme le seul fondement sur lequel le genre humain pût appuyer l'espérance d'un bonheur universel et durable, plusieurs ont cru que ces mêmes progrès pouvoient nuire à ceux des lettres et des arts ; que l'éloquence et la poésie languiroient dans une nation occupée de sciences, de philosophie et de politique.

Cependant les principes des arts sont le fruit de l'observation et de l'expérience ; ils doivent donc se perfectionner, à mesure que l'on apprend à observer avec plus de méthode, de précision et de finesse.

Les hommes, en s'éclairant, acquièrent plus d'idées, et ces idées sont plus justes ; les nuances qui séparent les objets deviennent à-la-fois plus fines et plus distinctes. Les langues doivent donc alors se perfectionner et s'enrichir ; car leur véritable richesse ne consiste pas dans le nombre des mots qu'elles emploient, mais dans l'abondance de ceux qui expriment avec précision des idées claires. Elles seront, il est vrai, *moins hardies et moins figurées*. L'orateur, qui ne demande que des applaudissemens, ou qui cherche à séduire, pourra se plaindre de l'austérité ou de la sécheresse des langues ; mais ils offriront un instrument plus flexible et plus parfait à celui qui ne voudra qu'éclairer les hommes.

Les lumières doivent également influencer sur le talent même ; elles l'étendent et l'agrandissent. Voyez Voltaire méditant un grand ouvrage : il rassemble autour de lui, et tout ce qu'une lecture immense lui a révélé des secrets de la nature, et les trésors qu'il a puisés dans l'histoire, et l'étude profonde qu'il a faite des opinions et des mœurs ; il semble n'oser lutter seul contre les difficultés de son sujet ; et s'il a été si grand, s'il est unique jusqu'ici dans l'histoire des lettres, c'est qu'il a joint à un désir immense de gloire une soif inépuisable de connoissances, et qu'il a su réunir sans cesse l'étude au travail, les lumières au génie.

La justesse de l'esprit s'accroît par la culture des sciences ; et elle est si nécessaire dans les arts, que ces hommes rares, en qui la justesse de l'esprit ne frappe pas moins que la supériorité du talent, sont les seuls qui aient été placés au premier rang par la voix unanime de tous les peuples. Cette justesse est peut-être même la seule qualité qui distingue le grand homme que nous admirons, de l'homme extraordinaire qui ne fait que nous étonner.

Instruits à ne mesurer notre estime que sur l'utilité réelle, nous ne regarderons plus les beaux-arts que comme des moyens dont la raison peut et doit se servir pour pénétrer dans les esprits et pour étendre ses conquêtes ; ces arts, soumis à des lois plus sévères, proscrireont ces beautés de convention fondées sur des erreurs antiques, sur des croyances populaires : mais ils les remplaceront par des beautés plus réelles, que l'austère vérité ne désavouera plus. Si des esprits frivoles croient voir dans ce changement la décadence des arts, le philosophe y reconnoîtra l'effet infallible du *perfectionnement* de l'esprit humain. Nous y perdrons peut-être quelques vains plaisirs ; mais l'homme doit-il regretter les hochets de son enfance ?

Loin que les progrès de la raison soient contraires à la perfection des beaux-arts, si ces progrès pouvoient s'arrêter, si nous étions condamnés à ne savoir que ce qu'on su nos pères, ces arts seroient bientôt anéantis : car puisqu'ils sont fondés sur l'imitation, comment pourroient-ils ne pas s'arrêter, ne pas déchoir, si les objets qu'ils doivent peindre ne se multiplioient pas sans

cesse, si, toujours plus observés et mieux connus, ces objets ne présentent pas au génie de nouvelles nuances, des combinaisons nouvelles ? Pourquoi le règne de l'éloquence et de la poésie a-t-il été si court dans la Grèce et dans Rome ? C'est que celui des sciences n'y a pas été prolongé. Leurs poètes, à qui la philosophie ne fournissoit plus d'idées nouvelles, ne furent bientôt que des imitateurs foibles ou exagérés des anciens poètes ; leurs littérateurs ne surent que commenter dans des phrases cadencées avec art, les maximes de l'académie ou du portique. L'empire des lettres sera plus durable parmi nous, parce que chaque âge, marqué par des vérités nouvelles, ouvrira au talent du poète ou de l'orateur de nouvelles sources de beautés. Ces grands phénomènes, qui ont frappé les regards des premiers hommes et réveillé le génie des premiers inventeurs des arts, n'offriroient à leurs successeurs que des peintures usées qu'il ne seroit plus au pouvoir du talent d'animer ou de rajeunir, si les philosophes, en déchirant le voile dont les fables et les systèmes ont si long-temps couvert la vérité, n'avoient montré aux yeux des poètes un nouveau monde agrandi par leurs découvertes. Dans des siècles livrés à l'erreur, Ovide et Lucrèce ont embelli des couleurs de la poésie les systèmes de Pythagore et les rêves d'Épicure. La loi éternelle de la nature nous est-elle enfin révélée ? Voltaire saisit ses pinceaux ; il peint, avec la palette de Virgile, le tableau de l'univers tracé par le compas de Newton.